

**CRITIQUE, oratorio. PARIS,
Théâtre des Champs-Élysées,
le 23 MAI 2025. HAENDEL :
Deborah. S. Junker, JJ.
Orlinski, Matthias Wolff...
Amsterdam Baroque Orchestra &
Choir, Ton Koopman
(direction)**

1733 a été une année de crise pour Georg Friedrich Haendel et pour ses alliés politiques. Année terrible pour Robert Walpole suite à la crise de la taxe d'accise qui lui a aliéné le soutien de la noblesse. Cette année-là, Haendel approchait la cinquantaine et sa position comme compositeur d'opéras était de plus en plus contestée. Alors qu'il a vu son *Orlando* subir les conséquences de la création d'une compagnie rivale, *The Opera of nobility*, Haendel a opéré un revirement digne des meilleurs hommes d'affaires, il a créé coup sur coup deux de ses premiers oratorios proposant un modèle inédit jusqu'alors. Réunissant le dramatisation de l'opéra, un livret issu de l'écriture mais en anglais et une richesse musicale sans limites. Le 17 mars 1733 au *King's Theatre* de Haymarket, l'histoire de la prophétesse

***Deborah* déroulait ses magnificences sur la scène où le profane a vu guerriers, enchanteresses et dragons jusqu'à présent.**

Mais qui est Deborah ? Cette figure *sui generis* de l'Ancien Testament est la seule femme « *Juge d'Israel* ». Donnant ses jugements et ses prophéties sous un arbre dattier, l'*oratorio* se centre sur son rôle actif dans la libération du peuple hébreu de l'invasion des Cananéens menés par le terrible Sisera. Deborah, porteuse de la flamme divine, encourage l'ardeur guerrière de Barak et la vertu de Jaël. Pour une fois, c'est cette dernière qui réussit à occire le général cananéen. Cet épisode en particulier a été magistralement immortalisé dans une très belle toile d'Artemisia Gentileschi désormais dans les collections du Musée National de Budapest. Très rarement repris et quasiment jamais en France, *Deborah* est, avec *Athalia* et *Susanna*, une des plus belles partitions d'*oratorio* de Haendel, on se demande pourquoi ces trois chefs d'œuvre demeurent encore dans un oubli relatif dans les programmations. *Deborah* comporte quelques airs d'une rare beauté. Nous pouvons citer l'intense « *At my feet extended low* » de Sisera, le vaillant « *Tyrant, no more we dread thee* » de Jaël ou le divin « *The glorious sun shall cease to shed* » de Deborah, prophétique lueur qui embaume d'espoir la fin des combats.

Nous nous réjouissons de pouvoir redécouvrir sur le plateau du **Théâtre des Champs-Élysées** cette partition sous la direction experte de **Ton Koopman**. On oublie souvent que le grand *maestro* néerlandais n'est pas simplement un des plus grands interprètes de Johann Sebastian Bach mais aussi un Haendelien confirmé et célébré. Pour cette *Deborah*, il nous gâte avec les instrumentistes et choristes de son **Amsterdam Baroque Orchestra**. Las, nous sommes étonnés du nombre important de coupures dans la partition, à commencer par l'ouverture et la quasi intégralité du rôle protagoniste de Jaël. Ces coupes

rendent l'intrigue quelque peu bancal. Aussi, les *tempi* sont un peu trop lents à notre goût. Cependant des moments d'une pure beauté ont réussi à nous convaincre que *maestro* Koopman devrait revenir plus souvent à Haendel.

Sophie Junker est une Deborah idéale. Incarnant la hiératique prophétesse avec aplomb, la soprano belge à la tessiture qui convient au rôle et sa maîtrise du chant Haendelien restituent les plus beaux bijoux de cette partition à la perfection. La ligne vocale immarcescible de Sophie Junker, doublée d'une précision hors pair dans la vocalise ont rendu à Deborah à la fois la puissance fougueuse de la prophétesse et l'ardeur d'une héroïne prompte à tout pour le salut de sa foi et sa nation. **Jakub Jozef Orlinski**, en revanche, reste égal à lui-même. Avec un timbre chaleureux par instants mais au placement déséquilibré, il est un Barak en filigrane et n'arrive pas à surmonter certaines difficultés de la partition que péniblement. Nous avons été passablement agacés par des facéties histrioniques hors propos pour un héros biblique.

Le reste de la distribution n'a pas été remarquable. L'Abinoam caricatural de **Matthias Wolff** Friedrich peinait à faire entendre la musique de Haendel. Le Sisera soporifique de **Sophia Patsi** ne fait pas briller la flamme cruelle du Cananéen. Seul l'excellent ténor **Kieran White** sort son épingle du jeu avec ses interventions, c'est un des plus talentueux chanteurs de sa génération et il mériterait d'avoir des rôles principaux à foison. Kieran White a une voix exceptionnelle comme on les aime : précise, riche en contrastes et au timbre à la fois brillant et envoûtant.

Le soleil glorieux percera finalement les nuées qui ont embaumé le printemps parisien ce soir de *Deborah*. L'histoire de la juge et de Jaël nous porte à croire que l'avenir promet des épreuves qui vont être balayées par le courage et l'effort. C'est dans cette période d'incertitude qu'il est nécessaire d'entendre ces œuvres et en tirer les leçons. Outre la morale religieuse, ce sont les émotions que Haendel a su

distiller en faisant de la marmoréenne Deborah, un rayon puissant de ce soleil qui ne s'éteint jamais.

CRITIQUE, oratorio, THÉÂTRE DES CHAMPS-ELYSEES, le 23 MAI 2025. HAENDEL : Deborah. S. Junker, J. Orlinski, Matthias Wolff... Amsterdam Baroque Orchestra & Choir, Ton Koopman (direction). Crédit photo (c) DR.

CRITIQUE, concert. TOULOUSE, Halle aux grains, le 26 octobre 2023. MOZART : Requiem. E. Breuer, L. Morger, K. White, B. Appl. Orchestre National du Théâtre du Capitole / Ton Koopman.

Après [un concert d'ouverture de saison placé sous le signe du XIXe siècle allemand](#), l'Orchestre National du Capitole de Toulouse remonte un peu le temps pour interpréter un des chefs-d'œuvre absolus du XVIIIe siècle : le *Requiem* de W. A. Mozart. Et pour donner toute sa vérité à cette pièce

magistrale, **Jean-Baptiste Fra** (le délégué général de l'ONCT, [qui vient de nous accorder une interview au sujet de sa saison 23/24 il y a quelques jours...](#)) a fait appel à l'un des géants de la musique baroque pour diriger la phalange occitane, le vétéran hollandais **Ton Koopman** (qui se produisait pour la première fois à la **Halle aux grains**).

Première venue à Toulouse pour le géant du Baroque Ton Koopman, pour une interprétation du Requiem de Mozart de haute volée !



On connaît le chef comme un adepte des *tempi* rapides, et c'est donc une interprétation particulièrement vivace qu'il donne du chef d'oeuvre mozartien ici : trompettes et timbales véhémentes ponctuent un discours rapide, au point qu'il lui

est même parfois nécessaire de donner de grands coups de frein (dans le "*Salva me*" par exemple). Dans le "*Turba mirum*", baryton et trombone (instruments placés ce soir au milieu du chœur, derrière l'orchestre !) rivalisent dans l'excès d'articulation. Et le public toulousain n'aura guère le temps de souffler, car les choix interprétatifs du chef semblent clairs, une vision sombre, dramatique, heurtée voire dérangeante, qui pourra en exaspérer certains par son caractère excessif, on aurait envie de dire jusqu'au-boutiste.

Sans doute le goût des extrêmes de Koopman est-il cependant servi par l'écriture elle-même de cette messe des morts qui oscille sans cesse entre l'esprit de la musique religieuse et celui de l'opéra, entre le recueillement, le sens du tragique, celui du drame et le style festif, entre la recherche expressive et l'élégance du discours ; mais en fin de compte, c'est bien le dramatisme de son approche qui en ressort avec le plus de force. Le **Choeur l'Opéra National du Capitole** et l'**Orchestre National du Capitole de Toulouse** répondent parfaitement à l'attente du chef, tout comme un bon quatuor de solistes : **Elizabeth Breuer**, quoique parfois un peu sur la réserve, la mezzo suisse un peu en retrait également de **Lara Morger**, le ténor exemplaire de **Kieran White**, et surtout l'excellent baryton allemand **Benjamin Appl**.

Dans une première partie, après une brillante exécution de la **3ème Suite pour Orchestre** de **Jean-Sébastien Bach**, le talentueux mandoliniste français **Julien Martineau** a ébloui le public toulousain par son interprétation du **Concerto pour mandoline en sol majeur** (1799) de **Johann Nepomuk Hummel**, où la présence de deux flûtes et de deux cors, en plus des cordes, colore étonnamment l'expressivité élégante de cette superbe partition. Tout au long des trois mouvements qui le composent, d'une agréable élégance et d'une diversité de sonorités et d'intentions bien calibrée, **Julien Martineau** caractérise son jeu par un son clair et une ligne limpide, la virtuosité

pleine d'éclat et de verve de l'instrumentiste paraissant évidente au regard de la sérénité de son interprétation. Une belle découverte !

CRITIQUE, concert. TOULOUSE, Halle aux grains, le 26 octobre 2023. MOZART : Requiem. E. Breuer, L. Morger, K. White, B. Appl. Orchestre National du Théâtre du Capitole / Ton Koopman. Photos (c) Emmanuel Andrieu

VIDEO : Ton Koopman dirige le "Lacrymosa" du *Requiem* de Mozart à l'Auditorium de Lyon

TOULOUSE, ONCT – Orchestre National du Capitole. REQUIEM ÉTERNEL (Mozart), les 26 et 27 octobre 2023

L'Orchestre national du Capitole de

Toulouse aborde une partition emblématique, un everest de la musique sacrée classique comme l'est pour le Baroque, la Messe en si de Bach. Tous les chefs et les orchestres ont tôt ou tard proposé leur propre vision du Requiem de Mozart.

Comme toutes les œuvres iconiques, le REQUIEM n'a pas manqué de susciter nombre d'épisodes littéraires, picturaux, cinématographiques... Ainsi ce Mozart au teint cireux dictant sur son lit de mort le Confutatis à un Salieri admiratif et décontenancé par le génie éblouissant de son jeune confrère... Le film Amadeus de Milos Forman a lui aussi nourri le mythe du créateur génial foudroyé, dictant en expirant ses ultimes indications sur son œuvre testament. L'image est saisissante et méritait bien d'être traitée voire magnifiée au grand écran.

UN NOUVEAU DÉFI POUR L'ORCHESTRE NATIONAL DU CAPITOLE...

Commande passée par un inconnu inquiétant, tout droit venu de l'au-delà, musique fiévreusement jaillie de Mozart obsédé par ses funérailles : autant d'anecdotes qui cultivent la légende d'un REQUIEM pas tout à fait comme les autres : ses élans collectifs (le spectaculaire et foudroyant Dier Irae / jour de colère...), ses vertiges sombres et lugubres (dès le début grave et mystérieux), la sincérité de sa prière autant individuelle que chorale (sublime Benedictus) saisissent à chaque écoute. Dans une mise en contexte, **Ton Koopman** dirige aussi la Suite n°3 de Bach dont il est l'un des grands spécialistes ; ainsi que le Concerto pour mandoline de Hummel, contemporain de Mozart, avec **Julien Martineau**, bien connu du public toulousain. Pour son premier concert avec les instrumentistes

toulousains, le chef baroqueux apporte à l'Orchestre national du Capitole, sur instruments modernes, une manière différente de réaliser les ornements, la tenue d'archet comme l'esthétique requise, sans vibrato systématique... Photo : Ton Koopman © Hans Morren



LA HALLE AUX GRAINS

Grand concert symphonique

IMMORTEL REQUIEM

GRAND CONCERT SYMPHONIQUE

Ton Koopman, direction

Jeudi 26 octobre 2023 – 20h

Vendredi 27 octobre 2023 – 20h

Durée : 2 heures / TARIFS : de 18€ à 65€

Réserver vos places directement sur le site du Capitole de Toulouse :

<https://onct.toulouse.fr/agenda/grand-concert-symphonique/immo-rtel-requiem/>

PROGRAMME

Jean-Sébastien Bach
Suite pour orchestre n°3 en ré majeur, bwv 1068

Johann Nepomuk Hummel
Concerto pour mandoline en sol majeur, s. 28

Wolfgang Amadeus Mozart
Requiem en ré mineur, k. 626

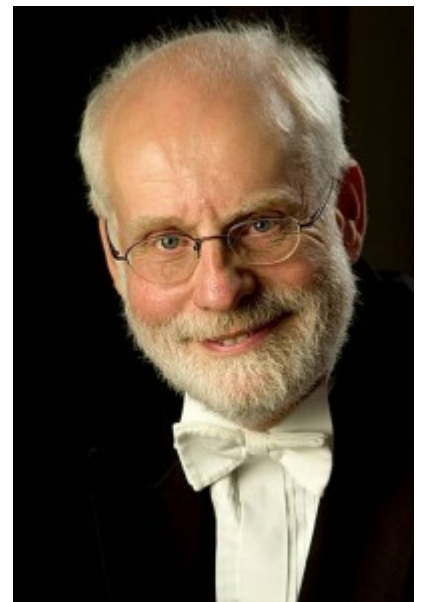
ORCHESTRE NATIONAL DU CAPITOLE DE TOULOUSE

Ton Koopman, direction
Elisabeth Breuer, soprano
Lara Morger, mezzo soprano
Kieran White, tenor
Benjamin Appl, baryton
Julien Martineau, mandoline

Chœur de l'Opéra national du Capitole
Gabriel Bourgoïn, chef de chœur

Compte rendu, festivals. Festival itinéraire Baroque en Périgord Vert, du 28 au 31 juillet 2016. Ton Koopman / La Risonanza (Fabio Bonizzoni)...

Fondé en 2002 par Ton Koopman et Robert Nicolas Huet, le Festival Itinéraire Baroque nous offrait, pour sa quinzième édition, un programme d'une passionnante richesse. Sis au cœur d'un merveilleux patrimoine architectural, le Festival a permis à des musiciens venus des quatre coins de l'Europe de nous faire traverser le Moyen-Âge, la Renaissance italienne, française et anglaise, le Baroque italien et le Classicisme viennois dans des églises romanes peu connues du grand public, mais à l'acoustique remarquable. Durant quatre jours, du jeudi au dimanche, plusieurs formules étaient offertes au festivaliers : le concert unique, plusieurs concerts dans un seul lieu, enfin des concerts sur plusieurs sites. De quoi



satisfaire toutes les envies et toutes les énergies, car suivre l'entièreté du programme (en tout onze concerts) était particulièrement intense.

ECLECTISME pour les 15 ans du Festival Itinéraire Baroque en Périgord

Pour son concert d'ouverture, dans la très belle église romane de Champagne, la phalange des **Amsterdam Baroque Orchestra dirigée par T. Koopman a proposé un judicieux programme Bach**, compositeur fétiche du chef néerlandais, avec la suite n°1 BWV 1066, la sinfonia de BWV 42 et deux cantates festives de circonstance, « Jauchzet Gott in allen Landen » et « Weichet nur, betrübte Schalten », dite Cantate du Mariage. Souffrante, la soprano Hana Blazíková a été remplacée au pied levé par la cubaine Yetzabel Arias Fernandez qui, malgré une prononciation de l'allemand plus méditerranéenne qu'orthodoxe, a enchanté l'auditoire : projection impeccable, puissance d'une voix ronde et chaleureuse, très à l'aise dans les aigus, sans aucune affectation, tout en étant attentive aux inflexions pathétiques du texte. Une très belle musicalité magnifiée par les musiciens d'une justesse confondante, avec un trompettiste particulièrement virtuose, David Hendry, et des violonistes qui ne le sont pas moins. Dans la première cantate, quand la voix est sollicitée dans l'aigue s'installe alors un dialogue admirable avec les cordes. D'autres grands moments ont captivé

l'assistance, notamment la magnifique première aria avec hautbois obligé de la seconde cantate ou les arpèges envoûtants des violons et violoncelles de la seconde aria. Le très bel équilibre des pupitres est encore mieux mis en valeur dans les pièces instrumentales, en particulier dans la Sinfonia qui ouvrait la seconde partie du concert.

Le second jour, l'itinéraire emmenait les festivaliers globe-trotter dans le charmant village de Cercles. De 11h à 23h, autour d'un café baroque et d'un marché gourmand, trois concerts se déroulaient dans la très belle abbatale Saint-Cybard datant du XIVE siècle. Au programme, des pièces de Monteverdi pour deux ténors (Ensemble Vivante), extraites des VIIe, VIIIe et IXe Livres. On saluera la qualité du chant et de l'accompagnement instrumental, la parfaite diction de **Tore Tom Denys et Érik Leydal** que dénature nullement une légère pointe d'accent d'outre-Manche. Les voix sont sonores et bien articulées, chacune avec leurs caractères propres (l'une plus juvénile et lumineuse, l'autre plus ronde et charnue). Elles font merveille dans les grandes pages madrigalesques, en particulier dans la longue plainte en dialogue pétrie de chromatismes de « Interrotte speranze », dans l'oxymorique canzonetta « Sì dolce è 'l tormento », ou encore dans le concitato « Se vittorie sì belle », avec en bis les célèbres « Bella donna » et « Zefiro torna ».

Le second concert proposait un parcours original autour de la naissance et de la diffusion de la Commedia dell'Arte. On passera rapidement sur la soprano Elena Bertuzzi, voix verte et acide, sans aucune des aspérités sur lesquelles pourraient s'agripper les mille nuances pathétiques du texte. Une lecture strictement littérale à l'opposé de ce qu'exige ce riche répertoire du premier Seicento. En revanche, le programme, constitué de pièces de Vecchi, Willaert, Landi, Holborne, Zanetti, Janequin, Ferrari et quelques anonymes, servait de parfait écrin aux performances convaincantes du comédien Lorenzo Bassotto, histrion rompu à l'art des lazzi, sachant parfaitement s'adapter au public, à l'actualité (ainsi le célèbre lazzo de la mouche revisitée à la sauce Brexit) et aux

situations parfois imprévisibles qui peuvent naître au cours de la soirée (l'arrivée impromptue d'un spectateur retardataire par exemple).

Mais le concert le plus remarqué fut celui qui acheva la journée, donné par **l'Ensemble La Risonanza, dirigé par Fabio Bonizzoni** du clavecin. À travers un superbe programme Vivaldi, Scarlatti, Bononcini, Corelli et Haendel, on a pu y retrouver Yetzabel Arias Fernandez, magnifique fil rouge de ce Festival. Elle a livré une lecture éblouissante de la cantate « *Bella madre dei fiori* » d'Alessandro Scarlatti, et ce dès le récitatif initial, d'une puissante charge pathétique ; ligne de chant d'une grande ductilité qui, avec grâce et naturel, permet le passage à la première aria sans heurts particuliers, comme c'est souvent le cas dans les cantates du XVIIIe siècle, extrêmement codifiées. On appréciera les incroyables pianissimi des violons qui ne faiblissent guère et conservent une égale énergie, ou encore la sublime aria finale, avant un bref et récitatif et très cantabile, renouant avec la tonalité pathétique du début. Des qualités qu'on retrouve dans les deux autres cantates de Bononcini (« *Barbara, ninfa ingrata* »), où la voix de la soprano fait preuve d'une amplitude impressionnante, et de Haendel (« *Armida abbandonata* »), pour laquelle la chanteuse cubaine révèle un timbre généreux, parfaitement idoine pour incarner la magicienne, tout en laissant paraître les failles humaines d'une femme avant tout amoureuse. Dans les pièces instrumentales (les variations sur la Folie d'Espagne de Vivaldi et la chaconne de Corelli, révélant une belle cohérence thématique en faisant écho à l'entêtement du sentiment amoureux des trois cantates), les musiciens de La Risonanza font preuve d'une précision entomologiste, agrémentée d'un son chaleureux, d'une opulence toute vénitienne.

Le lendemain commençait l'itinéraire proprement dit. Six brefs concerts de moins d'une heure nous entraînaient tour à tour à l'église Saint Martin de Cherval, Saint Martial Viveyrol, Sainte-Marie de Bourg-des-Maisons, Saint-Saturnin de Coutures ou au château de Beauregard, selon un ordre que les

festivaliers pouvaient choisir à leur convenance, les concerts étant repris cinq fois dans la journée. Parmi les temps forts de cet itinéraire, on relèvera en particulier le beau récital de harpe baroque, par la jeune Emma Huijsser (que l'on retrouvera dans quelques jours à Innsbruck dans la recreation des Nozze in sogno de Cesti), qui nous a fait redécouvrir le riche répertoire de la Thuringe au XVIIIe siècle (pièces de Bach, Weiss et auteurs anonymes), dans une interprétation délicate, sans failles et constamment inspirée, alors qu'elle remplaçait elle aussi au pied levé la soprano-harpiste Hana Blazíková, prévue dans un programme de musique médiévale. Après un beau concert de cantates classiques de Kraus et Haydn par la mezzo Anna Zander, judicieusement accompagnée au piano par Mayumi Kamata (belle voix sonore et bien projetée), le meilleur moment de la journée fut sans conteste le programme « Dowland in Holland » proposé par les experts néerlandais de la Camerata Trajectina ; des textes particulièrement savoureux, pleins d'humanité, de bon sens populaire et de gouaille sur des musiques préexistantes du célèbre gambiste anglais. Tous les musiciens sont à féliciter, des voix toujours bien posées de la soprano Hieke Meppelink et du ténor Nico van der Meel, fidèles de toujours de la Camerata, aux instruments précis et colorés de Saskia Coolen (flûte à bec et viole de gambe), de Erik Beijer (viole de gambe) et Michiel Niessen (luth et vihuela). Un programme fort réjouissant (l'un des recueils choisis s'intitule précisément « de Boertigen », « Jovialités ») qui faisait alterner les pièces pathétiques (comme le « Christelijcke Klachte », réécriture du célèbre « Flow my tears »), les airs plus burlesques (irrésistible « Meysje met jou blanke billen », « Fillettes avec tes fesses pâles »), ou sérieux, voire politiques (« D'un gouvernement parfait », sur une pavane de Dowland). En outre, il faut souligner la remarquable acoustique dans le cadre enchanteur du jardin de Beauregard. La façade arrière du château, au pied d'un grand arbre aux branches enveloppantes, les spectateurs assis en demi-cercle, tout cela donnait l'impression d'un théâtre de verdure du plus

bel effet.

Le Festival s'achève comme il avait commencé avec Ton Koopman et les forces de son Amsterdam Baroque Orchestra cette fois au grand complet dans un double programme Haydn (Nelson-Messe) et Mozart (Messe du Couronnement). Une nouvelle interprétation magistrale des musiciens néerlandais dans ces deux chefs-d'œuvre classiques. La direction de Koopmann fascine par sa précision sans qu'à aucun moment elle ne sacrifie la ferveur qu'exigent ces deux messes. La puissance dramatique, l'amplitude et l'équilibre des parties, le respect scrupuleux des contrastes accompagnent avec élégance les rares parties solistes, dont tous les interprètes sont à saluer (Yetzabel Arias Fernandez, une fois de plus, l'alto Bogna Bartosz, plus en retrait, le ténor remarquable de clarté Tilman Lichdi, et surtout la basse Klaus Mertens, dont l'autorité et la justesse n'ont pas pris une ride). Une mention spéciale pour le formidable chœur, fervent et techniquement impeccable, qui a livré, en particulier de l'opus mozartien, une interprétation autrement plus inspirée que la récente lecture d'Accentus à Beaune quinze jours auparavant. Au final un bilan extrêmement positif.

VISITEZ le site [Itinéraire Baroque en Périgord vert 2016](#)

Oratorio de Noël de Jean-Sébastien Bach

France Musique. Bach : Oratorio de Noël. Vendredi 25 décembre 2015, 14h. Ton Koopman dirige l'Amsterdam Baroque Orchestra dans l'un des sommets liturgiques conçus par Bach pour le temps de Noël. L'ensemble, ambitieux et même vaste, d'une durée totale de 2h30 environ, comprend six parties, parfaitement liées entre elles



par un sujet unique, se déroulant avec cohérence de l'une à l'autre. Bach a conçu le cycle pour les 6 jours de fête du temps de Noël 1734/1735. L'ensemble fut créé dans les églises Thomaskirche et Nicolaikirche de Leipzig, sur un livret aujourd'hui attribuable à Picander, mais sans véritable preuves. Le fil conducteur est donné par le ténor qui raconte, narre, fidèle médiateur et récitant de l'histoire de la Nativité, depuis le recensement de Béthléem, jusqu'à l'adoration des mages. Chaque partie était chantée, un jour après l'autre, et non successivement en un tout continu, du 25 décembre 1734, jour de Noël, jusqu'au 6 janvier 1735, pour l'Épiphanie. En dramaturge respectueux des Saintes écritures (Passion de Saint-Mathieu et Passion de Saint-Luc), Bach qui a manifestement collaboré au livret, et au choix des textes, structure musicalement son cycle liturgique en citant par intermittence les mêmes familles d'instruments, d'un tableau à l'autre : ainsi, le corps des trompettes en ré, dans les parties I, III, VI. Les parties I, II, III narrent la prochaine délivrance de Marie, la naissance de Jésus (I) ; l'Annonciation aux bergers (II) ; l'invitation vers Bethléem (II) ; la Troisième partie comporte l'air pour alto, le seul

air original de l'Oratorio qui ne soit pas un réemploi d'une mélodie prise dans une cantate précédente : un air où Marie prend la parole et déclare "Renferme mon coeur ce doux miracle..." ; la circoncision (IV) : les mages d'Orient à Jérusalem et l'inquiétude d'Hérode à la nouvelle de la naissance de l'Enfant (V) ; la marche et l'adoration des mages (VI). Le cycle se termine par un choral de triomphe, entonné par la trompette dont la partie de soliste fut composée par Bach pour le virtuose Gottfried Reiche, l'un des musiciens de l'orchestre que le compositeur dirigeait à Leipzig.

[France Musique, le 25 décembre 2015 à 14h.](#) Concert donné le 21 décembre 2014 en l'Eglise St Martini, à Brunswick (Braunschweig) en Basse Saxe (Allemagne)

Jean-Sébastien Bach

Oratorio de Noël BWV 248

Yetzabel Arias Fernandez, Soprano

Tilman Lichdi, Ténor

Klaus Mertens, Basse

Maarten Engeltjes, Contre-ténor

Amsterdam Baroque Orchestra □ Ton Koopman : Chef d'orchestre